





MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

M^r l'abbé Perlon hommage respectueux de l'ouvrage
Le Havre 20 X^{bre} 1862. J. B. Lecomte aîné
sic.

794^c

MESSIRE J.-B. DE CLIEU

CURÉ DU HAVRE (1629-1719).

LE CAPITAINE DE CLIEU

OU

LE PREMIER PIED DE CAFÉ AUX ANTILLES

(1687-1774).



PAR M. L'ABBÉ LECOMTE,

Vicaire de Saint-François du Havre.



DIEPPE

ÉMILE DELEVOYE, IMPRIMEUR, RUE DES TRIBUNAUX.

MESSIRE J.-B. DE CLIEU.

Jean-Baptiste de Clieu naquit à Dieppe, sur la paroisse Saint-Jacques, au mois de juin 1629. Son père, Jean de Clieu, était un officier distingué de la marine royale, et sa famille jouissait en Normandie d'une considération bien méritée par les traditions les plus honorables et les services rendus à l'État. Les Declieux, sortis de la bourgeoisie dieppoise, avaient reçu des lettres de noblesse sous Charles VI, pour des traits de bravoure et leur dévouement au pays, et Mathieu, intendant de la flotte royale sous Henri III, avait coutume de signer son nom de famille DESCLIEUX. Mathieu, fils de ce dernier, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, un des disciples et écoliers du très-éminent cardinal de Bérulle, signa le premier DECLIEU¹. Son neveu, Jean-Baptiste, rit beaucoup de cette innovation, « et, comme j'étais, dit-il, un enfant espiègle et assez ingénieux, j'agaçais le bon oratorien qui venait comme de sacrifier les écussons paternels à son amour de la nouveauté. » Tout en riant de la nouvelle orthographe de son nom de famille et de la suppression de la lettre X, l'enfant *ingénieux* profitait à l'école de son bon oncle, qui lui fit faire de rapides progrès et qui favorisa son goût et son inclination pour les études ecclésiastiques.

A dix ans, le jeune de Clieu entendait assez bien le latin et le grec ; son délassement favori était l'étude de l'histoire et de la géographie : il copiait les cartes marines de son compatriote le prêtre Descheliers. Un des plus doux souvenirs de son enfance, à Dieppe, c'était le chant du *Rorate*, de l'Avent, exécuté, au milieu d'un concours immense de catholiques et de calvinistes, suivant les règles de la musique introduites par le cardinal de Bérulle.

De l'Oratoire, où il eut de brillants succès, de Clieu alla

¹ Il était supérieur de la maison de l'Oratoire de Dieppe en 1637, et, le 11 novembre de ladite année, il fit la bénédiction solennelle de la chapelle, qui fut brûlée au bombardement de 1694. Il y célébra une haute messe, les vêpres furent chantées en musique, et le sermon fut fait par le sieur Fournier, prêtre de la congrégation et curé de la paroisse Saint-Jacques.

au séminaire Saint-Sulpice, fondé par M. Olier, et dirigé alors par le célèbre Antoine de Poussé, docteur de la Faculté de théologie de Paris, et, depuis, curé de Saint-Sulpice. En 1653, il s'était acquis une haute réputation de savoir et de mérite à la Sorbonne, dont il suivait les cours, et, en 1655, il fut ordonné prêtre à Évreux, le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, par Gilles Boutaut, évêque de cette ville, ancien confesseur de Louis XIII.

Après son ordination, Jean-Baptiste de Clieu revint à Dieppe et passa quelques années au sein de sa famille, dans l'étude approfondie des lettres divines et humaines. Il apprit l'hébreu pour se faciliter l'appréciation du texte des Saintes-Écritures. Le travail lui était devenu un vrai besoin; il n'avait commerce qu'avec quelques ecclésiastiques studieux. Sans doute il dut se rencontrer plus d'une fois avec le jeune Richard Simon, et deviner la renommée de science et de vaste érudition qui illustrerait son compatriote dans la postérité.

Mais l'heure de travaux plus utiles et plus sérieux encore était venue pour de Clieu, qui devait consacrer le reste de sa vie au ministère des âmes. Plus tard il regrettera parfois l'heureux temps où, simple particulier, il ne voulait pour rien au monde assumer la charge énorme des pasteurs.

De Clieu débuta admirablement dans le ministère paroissial, et, sur la présentation du prince de Conti, seigneur de Grasville, M^{gr} François de Harlay, archevêque de Rouen, le pourvut, le 3 mars 1669, de la cure de Saint-Michel d'Ingouville, avec ses annexes de Notre-Dame et de Saint-François du Havre, vacante par la résiliation de maître Michel Bourdon, dernier titulaire et fondateur du séminaire de Saint-Charles.

C'était un héritage difficile que la succession de Michel Bourdon, et ce prêtre vénérable, qui avait passé au milieu des siens en semant des bienfaits, réclamait de son successeur un dévouement sans bornes pour la continuation de son œuvre.

Jean-Baptiste de Clieu ne lui fit pas défaut, et, durant les cinquante années de son ministère pastoral au Havre, il se dévoua, sans réserve, à l'instruction, à l'édification et au bonheur de ses paroissiens. Humaniste érudit, dialecticien habile, savant théologien, il employait ses veilles à étudier et à écrire; prêtre pieux et plein de zèle, apôtre de la charité, il se multipliait pour suffire à tous les besoins de son

immense paroisse. Michel Bourdon avait laissé dix clercs à la maison de Saint-Charles. De Clieu voulut vivre lui-même dans ce séminaire pour l'encouragement et l'édification des jeunes ecclésiastiques; il en fit venir quelques-uns de Dieppe, il établit une discipline régulière et sévère, ouvrit lui-même des cours de physique et de théologie et s'appliqua à mettre en vigueur les statuts de saint Charles Borromée pour la conduite et l'instruction des clercs.

A peine installé dans sa paroisse, de Clieu s'occupa de faire observer les anciens règlements concernant les devoirs, fonctions et charges des choristes, et d'introduire des réformes et des changements dans le personnel. La première assemblée de fabrique qu'il préside dans la sacristie de Notre-Dame est du mois d'octobre 1669; il y est qualifié de docteur ès-décrets de la Faculté de Paris. Les choristes, les échevins de la ville, les marguilliers du trésor, en possession de droits et de vieux privilèges, n'acceptent pas les réformes du nouveau curé, et ils publient un *factum* contre les prétendus empiétements d'un curé *d'origine dieppoise*. Dans cette pièce, empreinte d'exagération et rédigée par l'esprit de parti, on voit que le curé fait lui-même le prône tous les dimanches à la messe paroissiale; qu'il soutient les droits acquis de ses vicaires contre les prétentions des choristes; qu'il oblige les trésoriers à rendre leurs comptes, ce qu'ils n'ont pas fait depuis cinq ans. De Clieu répondit au *factum* par un acte de fermeté : il somma par un exploit le trésorier comptable de lui remettre le registre des comptes, ce qui fut la cause d'un procès considérable, qui ne se termina par un accord fait entre les marguilliers et le curé que le 21 décembre 1685.

De Clieu avait sa maison de campagne à Ingouville, près Saint-Michel. C'était sa promenade favorite; la culture du jardin, son seul délassement. Chaque jour, il se déroba quelques instants au bruit et aux affaires de la ville pour aller y lire quelques chapitres du Nouveau-Testament. Il aimait à étudier les Saintes-Écritures dans les deux textes grec et latin, et il commentait à la manière des Pères les passages les plus difficiles pour les expliquer ensuite à ses clercs.

La communauté de Michel Bourdon devenait célèbre sous la direction de de Clieu, et M^{sr} Rouxel de Médavy, archevêque de Rouen, vint visiter la maison de Saint-Charles en 1684.

De Clieu venait de composer un plan de retraite ecclésiastique de dix jours, remarquable par un ascétisme profond et une grande connaissance du texte sacré. Il y traite des règles de la discipline ecclésiastique, de la vie et de la conduite des clercs; il s'élève contre les abus de son époque, notamment contre le luxe. C'est le seul ouvrage qu'il ait écrit en français; il est dédié à la Sainte Vierge. L'esprit de ce livre est parfait; il dénote dans l'auteur une longue étude des Saintes-Écritures et une connaissance très-étendue des ouvrages des Pères et des conciles.

A la vie la plus régulière et la plus édifiante, de Clieu joignait une piété vraie et une tendre dévotion envers la Sainte Vierge, qu'il appelle si souvent *la Mère de Grâce, la patronne de la ville et du temple*. Ce zèle et ce dévouement à la Mère de Dieu, il les avait puisés aux jours de son enfance, à Dieppe, où le culte de Marie fut toujours en si grand honneur. Plus d'une fois il avait offert ses poésies au concours du Puy des Palinods dieppois. Enfant, il s'était joyeusement ébattu aux *Mitouries* de Saint-Jacques, et, plus tard, il renouvela la consécration du Havre à Marie; l'établit, avec saint Charles Borromée, patronne de son séminaire, et ne composa jamais un ouvrage sans lui en offrir la dédicace. Il entreprit en 1689 d'écrire, à la gloire de la Sainte-Vierge, le livre de ses *Opuscles*. Il le divisa en quatre tomes et l'intitula : *Traité du Culte pur de la Bienheureuse Vierge Marie*. Il y venge l'honneur de la Mère de Dieu, méconnue et outragée par les hérétiques; il y propose aux clercs et aux fidèles les meilleures règles de dévotion à suivre. Tout y respire la tendresse et l'amour; tout y décèle le talent et l'érudition. Le *Cultus purus* est écrit en latin et imprimé chez Simon Terrier, au Havre, en 1689, 1690, 1691 et 1693. On y trouve une image du Sauveur présentant sa divine Mère à la vénération des hommes, avec ces épigraphes : *Ecce Mater tua — Honorem habebis Matri tuæ*, et dessinée par le pieux curé lui-même.

Dès l'année 1694, de Clieu livrait à l'impression le premier volume d'un autre ouvrage : *Le Système du nouvel Univers de l'Apocalypse*, commentaire qui atteste la patience et le savoir d'un bénédictin. Sept autres volumes suivirent le premier, et le dernier parut en 1701, toujours chez Simon Terrier. On y retrouve le style des Pères de l'Église et la pure latinité de Cicéron. Tout y est écrit au coin du maître, et un

simple aperçu de l'ouvrage montre combien il a fallu de travail et de persévérance à l'auteur pour le conduire à fin. Il est divisé en trois parties : la première traite des anciennes figures et des divers noms de l'Anté-Christ ; elle contient quatorze livres ; — dans la seconde partie, l'auteur expose son sentiment sur l'Apocalypse ; elle contient vingt-deux livres ; — dans la troisième, il illustre de notes critiques quelques faits mémorables de la plus haute antiquité, et il peint, avec leurs couleurs propres et natives, les fables et contes de son époque. De Clieu publia ces huit beaux volumes in-8° à ses frais ; il y prend le titre modeste de clerc (*a Joanne Baptistâ de Clieu, clerico*). Il les dédie, en 1694, à la Vierge ; en 1695, à la Vierge patronne de la ville du Havre de Grâce, capitale du Grand-Caux ; en 1696, à la Vierge gardienne et conservatrice de la ville de Grâce et du Grand-Caux, et à la Vierge notre bonne patronne dans les années où nous avons été éprouvés par l'adversité ; en 1697, à la Vierge octroyant aux hommes les biens de Dieu et les siens propres ; en 1698, à la Vierge bonne mère et patronne des humbles et des pauvres ; en 1700, à la Reine immortelle des siècles, grande et louable, humble et très-aimable ; et enfin, en 1701, à la Vierge méditant les choses de Dieu, à la Vierge mère méditant, implorant et obtenant, pour prix de sa foi, le salut de nos âmes.

Le dernier ouvrage de Jean-Baptiste de Clieu est encore un commentaire savant sur la Sainte-Écriture. Il le composa à l'âge de soixante-quinze ans et l'intitula : *Canticum Cantorum primum et antiquissimum christiani orbis Systema*. C'est toujours Simon Terrier qui édite les deux volumes in-4°, cette fois en 1704 et 1711, aux frais de l'auteur. Ce livre est dédié à la Vierge digne d'une création nouvelle ; à la Mère pour qui le Christ reviendrait sur la terre ; à la très-digne Vierge Marie d'une foi incomparable, d'une intégrité parfaite, d'une charité sans bornes.

Cette œuvre du Très-Haut, le Cantique des Cantiques, don digne d'une Majesté royale et divine, de Clieu l'offre en commençant à la Vierge par excellence. Comme dans le *Novi orbis Apocalypsis Systema*, l'auteur s'applique à interpréter le sens littéral et l'esprit mystique du texte sacré. Ce sont de longues et difficiles élucubrations qui dénotent d'immenses connaissances acquises et une patience à toute épreuve. Les deux volumes ne contiennent pas moins de 1,418 pages. C'est un travail de bénédictin que le pieux et studieux vieil-

Iard composa dans le silence des nuits d'hiver, dans son séminaire de Saint-Charles, asile de paix et de bénédiction, où la prière et l'étude faisaient tout le charme et tout le bonheur de sa vie pastorale. C'est là qu'il rentrait à la tombée de la nuit, pour se reposer des fatigues du jour dans la lecture des Saintes-Lettres, la méditation des auteurs ascétiques et la révision de ses ouvrages. Que de fois n'eut-il pas à lutter contre le sommeil dans l'exposition de ses commentaires? Que de fois le timbre aigu de l'horloge, annonçant minuit, ne l'arracha-t-il pas aux travaux favoris qui remplissaient ces heures rapides et si vite écoulées? Dans une pièce vaste et retirée, devant une longue table toute couverte de manuscrits et d'imprimés, le curé du Havre, assis dans un large fauteuil en cuir, éclairé à la lumière vacillante d'une petite lampe de cuivre, feuilletait les livres des Pères, consultait les anciens mémoires et annotait tout ce qui lui paraissait digne de remarque avec les événements de la journée. Deux ou trois de ses clercs veillaient avec lui, partageaient ses travaux, l'aidaient dans ses recherches, copiaient sous sa dictée et corrigeaient ses épreuves pour Simon Terrier.

Dans le Cantique des Cantiques, l'explication des figures se rapporte souvent à la Sainte Vierge; c'est un long panégyrique de la glorieuse Reine des cieux. L'auteur y répand son âme en cantiques de louanges et en actions de grâces. Comme l'abeille, il recueille, dans les écrits des Pères, les paroles les plus douces, les modulations les plus suaves, pour chanter, avec la tradition, les singulières prérogatives de sa bien-aimée, et former un corps d'ouvrage, bouquet au parfum délicieux, couronne d'immortelles qu'il jette aux pieds de Marie qui a été le principe et la fin de ses œuvres¹.

La biographie de messire de Clieu ressort de l'examen, de l'étude et de l'appréciation de ses œuvres, de quelques papiers de famille échappés à la révolution de 93, de *factums* imprimés et de pièces inédites conservées au chartrier de l'église Notre-Dame du Havre. Les archives de la ville, les titres de la maison de Saint-Charles fournissent aussi quel-

¹ Le seul exemplaire connu du *Canticum Canticorum* est entre les mains de M. l'abbé Colas, chanoine honoraire de la Métropole à Rouen, bibliophile distingué, qui a bien voulu le mettre à ma disposition pour quelque temps.

ques détails intéressants. La tradition, muette comme le silence de la mort, se tait sur la pierre d'un tombeau refermé depuis cent quarante ans. De Clieu décrit dans ses livres les grands événements qui signalèrent sur ce rivage les dernières années du xvii^e siècle : la peste de 1690, la famine de 1693 et le bombardement de 1694. Acteur et témoin dans ces grands drames, le savant curé a noté tous les faits avec une merveilleuse précision ; il entre dans les plus minutieux détails, et il est très-regrettable que le registre de ses notes quotidiennes, véritable journal de l'histoire de la ville, ne soit pas venu jusqu'à nous. Nous citerons ici le témoignage de l'abbé Pleuvry sur Jean-Baptiste de Clieu, à l'occasion du bombardement de 1694 :

« On avait fait sortir les gens inutiles qu'on envoyait sur la côte ; mais, avant que ce peuple affligé abandonnât sa patrie, le curé Jean-Baptiste de Clieu, homme d'un grand mérite et d'une tendre dévotion à la Mère de Dieu, lui fit au pied de l'autel une prière touchante qui tira les larmes des yeux de toute l'assemblée ; lui recommanda la chapelle et la ville de Grâce qui lui appartenaient, et fit, ou renouvela le vœu solennel qui met la ville du Havre sous la protection de la Sainte Vierge, sa patronne. »

A cette époque, l'office public était célébré chaque dimanche, avec grande pompe, dans la ville du Havre de Grâce. Les ornements de l'église étaient riches et précieux ; les clercs et les choristes vauquaient aux diverses fonctions du ministère et des offices ecclésiastiques sous la présidence du curé ; le peuple assistait avec piété et révérence aux prédications et aux saluts : de Clieu entretenait parfaitement l'esprit religieux dans sa paroisse. Père et pasteur des âmes, il avait consacré sa vie tout entière au bonheur et à l'édification des Havrais. Lors de la peste de 1690, son zèle et son dévouement ne connurent pas de bornes : sur pied la nuit et le jour avec ses prêtres, il se multipliait pour ainsi dire pour porter les secours religieux à ses malheureux paroissiens, qui périrent au nombre de plus de deux mille de la *contagion des gencives*. « La violence de cette contagion, écrit de Clieu lui-même, augmentant tous les jours, en était venue à ce point que nos vicaires et nous ne pouvions suffire à porter le corps sacré du Christ, comme viatique, aux malades, et à oindre de l'huile sainte les pauvres agonisants. Pas un jour de consolation, pas un jour exempt de

ces soins et de ces sollicitudes qui font le tourment et la peine des clercs enflammés de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le diurnal ordinaire, écrit de notre propre main, atteste que le saint viatique du corps de Jésus-Christ était porté tous les jours à quarante ou cinquante malades agonisants. Le travail excessif en était venu à ce point que les ministres des sacrements, pleins de la vigueur de la jeunesse, succombaient à la fatigue du chemin ; leurs bras affaiblis n'avaient plus la force de porter les Saints-Mystères, et les clercs, dans la fleur et la force de l'âge, pris de subite défaillance, ne pouvaient regagner leurs demeures. » De Clieu rend hommage à la bienfaisance, à la charité des Havrais pour leurs frères atteints du fléau ; avec saint Paul, ils aimaient à répéter : *Pour nous, nous nous sacrifions volontiers pour vos âmes.*

Plus loin de Clieu nous révèle la foi et la piété antiques de ses paroissiens. En 1693, le registre de ses notes, écrit de sa main, fait foi que dix-huit mille hosties consacrées furent distribuées dans la quinzaine de Pâques pour nourrir le troupeau très-innocent confié à ses soins (*innocentissimo gregi meo*). Il ajoute qu'il en était de même chaque année, et que la ville du Havre, célèbre entre toutes les autres par sa dévotion à la Sainte Vierge, n'avait que des consolations pour son cœur de pasteur. Disons aussi que, depuis vingt-quatre ans, le pieux et savant curé avait cultivé, avec des soins et une vigilance sans pareille, le champ confié à sa sollicitude : prédications, catéchismes, missions, rien n'avait été épargné pour le bien des âmes et l'honneur de la foi catholique.

De Clieu eut encore ce mérite de lutter en vaillant champion contre l'hérésie qui avait causé tant de maux dans sa paroisse ; il combattit les sectaires par la puissance de sa parole ; il ramena les dissidents par l'autorité de son caractère et l'austérité de sa vie ; il reçut plus de deux mille abjurations durant les longues années de son ministère, et on peut dire avec vérité qu'il a *déprotestantisé* le Havre.

Plein de respect pour l'autorité de l'Église, il soumet tous ses ouvrages à son jugement. « Je m'incline, écrit-il, devant le censeur catholique armé de sa plume, et je suis prêt à ratifier de ma main ce qu'il trouverait juste de condamner dans mes écrits, et, par révérence pour la verge de Pierre et de Paul, dont je vénère religieusement les décrets, je les tiens d'avance pour condamnés. »

Jean-Baptiste de Clieu avait vieilli dans les veilles et les fatigues d'un long et laborieux ministère. Plein de mérite devant Dieu et devant les hommes, il avait usé, dans les labeurs d'un glorieux apostolat, les forces et la vigueur d'une vieillesse exempte d'infirmités.

Âgé de quatre-vingt-dix ans, son nom paraît pour la dernière fois sur les registres de l'église le 23 novembre 1718. Le 5 mai 1719, sentant que sa fin approchait, il voulut recevoir les derniers sacrements, et le lendemain il rendit son âme à Dieu. Ce fut un deuil public dans la ville. Son acte de décès est ainsi transcrit sur les registres de l'église Notre-Dame pour l'année 1719 :

« Noble et discrète personne, messire Jean-Baptiste de Clieu, prestre, docteur de Paris et curé de cette ville du Havre de Grâce (depuis cinquante ans), décédé d'hier, muni de tous les sacrements, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, a été inhumé au milieu du chœur de cette église..... »

A cent trente ans de là, j'ai retrouvé le nom de ce saint prêtre, mon compatriote, dans les archives d'un château bâti par ses neveux ¹. Plus tard, venu comme lui au Havre pour m'y dévouer au ministère des âmes, j'y ai cherché la trace de ses pas. Sa mémoire avait péri dans sa ville bien-aimée ; son nom seul, inscrit au catalogue des curés, avait été conservé sur la marge d'un vieil antiphonaire, et ce fut par un pur hasard qu'un volume dépareillé de ses œuvres, tombé entre mes mains, me révéla ses travaux, son génie et ses vertus, et pourtant la vie de messire de Clieu avait été pleine et bien fournie, et les cinquante années de son ministère pastoral avaient été une époque bien précieuse pour le Havre.

Inconstance des choses humaines ! exemple frappant de la fragilité et des vicissitudes de la renommée !

Cet homme remarquable, ce prêtre distingué, quitte le pays qui l'a vu naître et les plus douces affections de la famille ; il ferme ses livres, s'arrache aux doux loisirs d'une vie toute consacrée à l'étude. Préposé au gouvernement d'une immense paroisse qui compte trois églises et soixante-dix prêtres, il se dévoue corps et âme au bonheur et au salut de son troupeau durant un demi-siècle ; il sème, arrose et féconde avec une constance sans égale le champ confié à

¹ Le château de Derchigny, près Dieppe.

sa sollicitude : son zèle infatigable mène à Dieu deux générations. Auteur érudit, commentateur habile, il écrit des ouvrages marqués au coin de la science et du génie ; immiscé aux affaires publiques, aux grands événements survenus de son temps dans la ville, il a pris le soin de les traduire dans leurs moindres détails à la mémoire de la postérité, et quand les échos de nos églises retentissent encore de la puissance de sa parole éloquente, quand les œuvres de sa charité se perpétuent encore sous nos yeux, lorsque la vraie foi, victorieuse de l'hérésie par ses soins, a traversé dans ce pays de sanglantes épreuves, son souvenir s'était entièrement évanoui de la mémoire des hommes, les beaux jours de son apostolat étaient tombés dans l'oubli : rien ne redisait à l'enfant du Havre la vie, le passage et le nom du vertueux curé, et, de toute cette célébrité d'autrefois, de cet homme justement estimé pour son savoir et sa bienfaisance, il ne restait dans sa ville bien-aimée qu'une froide poussière, attendant la résurrection devant le maître-autel de la grande église, et huit volumes ignorés et perdus dans les rayons de la bibliothèque publique. C'est cette renommée éteinte, cette mémoire oubliée, que j'ai eu à cœur de raviver dans cet essai de biographie.

A nous de redire les noms et les vertus de nos devanciers dans la carrière évangélique et nos pères dans la foi ; à nous de recueillir, tandis qu'il en est temps encore, les précieux documents de l'histoire de nos églises et de nos paroisses ; à nous de conserver aux générations à venir le souvenir des hommes qui honorèrent, dans leur vie de foi, l'Église et le sacerdoce.



LE CAPITAINE DE CLIEU.

Gabriel-Mathieu de Clieu naquit à Dieppe en l'année 1687. Son père, Mathieu de Clieu, écuyer, sieur de Neufvillette, de Derchigny, d'Anglesqueville-sous-Glicourt, jouissait en 1698 de la seigneurie de Derchigny qu'il avait achetée du sire de Rasset, châtelain d'Archelles. La famille de Clieu, originaire de la ville de Dieppe, y tenait un rang distingué dans la marine de ce port, dont le commerce était alors beaucoup plus considérable et plus étendu qu'aujourd'hui. Messire Jean-Baptiste de Clieu, curé du Havre en 1690, nous apprend dans son ouvrage intitulé : *Système du nouvel univers de l'Apocalypse*¹ que son aïeul avait commandé les flottes royales, et que son oncle Mathieu, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, avait, le premier, retranché l'*x*, lettre finale de leur nom de famille.

Le jeune de Clieu passa ses premières années à Dieppe, au Havre et à Neufvillette. Envoyé de bonne heure à l'*Ecole maritime*, il mérita par son application et ses études l'estime et la protection de ses chefs. Capitaine d'infanterie à la Martinique, en 1718, il en fut rappelé en 1720 pour des affaires personnelles, et ce fut alors qu'il forma le projet plusieurs fois abandonné d'enrichir les colonies de la culture du café. Ce généreux citoyen avait pressenti que le caféier était destiné à réussir complètement sous les tropiques, et à devenir une source immense de commerce et de prospérité pour ces îles qui ne cultivaient alors que le tabac, le coton, le sucre et le cacao.

M. Pancras, bourgmestre d'Amsterdam, avait envoyé en 1714 au roi de France un pied de café provenant de la Guyane hollandaise, et il avait été soigné au *Jardin royal des plantes* de Paris. Dès 1716, de jeunes plants, élevés des graines de ce pied, avaient été confiés au docteur Iseberg pour les colonies ; mais ce médecin était mort peu de temps après, et cette tentative était restée sans succès. Avant de retourner à son poste, de Clieu fit des démarches multipliées

¹ T. II, chap. XIII, p. 383.

et revint souvent à la charge pour obtenir un plant. Il ne lui fut confié qu'après bien des sollicitations, et voici comme il s'en exprime dans une lettre écrite en 1774 :

« Plus occupé du bien public que de mes propres intérêts, sans être découragé par le peu de succès des tentatives que l'on avait faites depuis quarante ans pour introduire et naturaliser le café dans nos îles, je fis des démarches pour en obtenir un pied au *Jardin du Roi*. Elles furent longtemps infructueuses, je revins à la charge sans me rebuter : enfin la réussite couronna ma constance. J'en eus l'obligation à M. de Chirac, premier médecin du roi, qui ne put résister aux instances réitérées d'une dame de qualité dont j'employai le crédit auprès de lui. »

Ce fut en 1723 que de Clieu partit de Derchigny pour Nantes, où il s'embarqua avec sa plante pour la Martinique. Le voyage devait être traversé d'épreuves, et le pied de café exposé à tous les dangers. Garni de sa terre natale, ce précieux arbuste fut placé dans une caisse de bois de chêne impénétrable au froid et recouverte par un châssis en verre, fait de manière à absorber le plus petit rayon de soleil. Pour doubler la chaleur, on y avait ménagé une ouverture hermétiquement fermée pour y introduire le calorique nécessaire dans les jours sombres et pluvieux. De Clieu, au moment de son départ, reçut les ordres et les conseils du gouvernement pour la conservation de sa plante ; mais il n'en avait pas besoin, car il avait dès longtemps pressenti toute la gloire qu'il retirerait de cette mission. Ce fut, dit un auteur anglais, avec un sentiment de vrai patriotisme qu'il prit la plante sous sa protection immédiate, promettant de se dévouer comme il le ferait pour son pays et pour les devoirs de sa profession ; et, lorsque le canot de conduite, après avoir quitté le navire, retourna pour rappeler de nouveau à de Clieu que la plante devait être arrosée tous les jours abondamment, il jura sur son honneur *que plutôt que d'y manquer, il préférerait mourir de soif*.

Le navire mit à la voile ; l'équipage était composé d'une trentaine d'hommes environ, et, en plus, quelques passagers qui allaient s'établir aux Antilles. Dans le nombre se trouvait un ennemi juré de de Clieu, jaloux de l'honorable mission qu'il avait reçue et qui mit tout en œuvre pour lui ravir la gloire du succès. « Il est inutile, écrit-il plus tard,

» d'entrer dans le détail des soins infinis qu'il m'e fallait
» donner à cette plante délicate pendant une longue tra-
» versée, et de la peine que j'eus à la sauver des mains d'un
» homme bassement jaloux du bonheur que j'allais goûter
» d'être utile à ma patrie, et qui, n'ayant pu parvenir à
» m'enlever ce pied de café, en détacha une branche. »

Cet homme, dont nous tairons le nom, s'attacha longtemps aux pas de de Clieu comme un mauvais génie ; et, après avoir essayé vainement de le perdre dans ses espérances et dans l'estime publique, il se suicida pour échapper à des poursuites judiciaires.

Une intéressante et aimable famille, un père, une mère et leur fille, âgée de dix-huit ans, nommée Louisa, faisaient aussi le voyage des colonies. Ils ne tardèrent pas à lier avec de Clieu une intimité qui se résuma bientôt en une amitié sincère.

Le chevalier avait accueilli avec bonheur les sympathies que ces braves gens lui avaient témoignées pour le succès de son entreprise et la conservation de sa plante chérie. D'un caractère facile et ouvert, il acceptait avec reconnaissance les heureux pronostics et les chances de réussite qu'ils lui déroulaient dans l'avenir. Dès les premiers jours de la traversée, qui commença sous les plus favorables auspices, de Clieu, assis sur la dunette, leur racontait longuement toutes les difficultés qu'il lui avait fallu vaincre pour obtenir le plant du gouvernement. Il leur parlait avec patriotisme de la gloire de sa mission, des ressources immenses que la culture du caféier procurerait aux colonies. Dans ce faible rejeton, il entrevoyait d'abondantes récoltes recueillies par les nègres et de nombreux navires traversant l'océan pour apporter en France de riches chargements de marchandises.

Aussi à peine avaient-ils passé le phare de Cordouan, que déjà cette jeune et délicate plante, intéressante comme un exilé, comme une fleur transplantée loin du sol natal, devint l'objet d'une mutuelle attention. Elle passait le jour sur le pont, au milieu de l'équipage et des passagers ; mais, le soir, de Clieu emportait dans sa chambre ce dépôt sacré. Pendant la nuit, il la plaçait près de son lit pour lui conserver sa chaleur, et le matin il l'arrosait avec abondance ; puis, au moyen de tubes, il introduisait de l'air chaud dans sa petite serre. « Jamais, disait plus tard un compagnon de
» voyage, jamais oiseau ne prit autant de soin de son petit,

» jamais mère ne chérit aussi tendrement son nouveau-né. »

On était arrivé près de Madère, et l'équipage allait avoir à lutter contre une terrible attaque. C'était au milieu d'une nuit obscure, le navire, poussé par une brise favorable, glissait tranquillement sur les flots. Matelots et passagers étaient plongés dans le sommeil. Un officier de quart, immobile à son poste, faisait son service ordinaire. Tout à coup une terrible canonnade ébranla le navire et signala l'approche d'un pirate de Tunis. C'était un pauvre *chebeck*, mais terrible dans l'obscurité. En un instant l'équipage est sur le pont. On reconnut le pirate à la lueur sinistre de la canonnade, et chacun se prépara à une résistance aussi vigoureuse que l'attaque avait été violente. Plutôt mourir les armes à la main que d'être mené captif en Afrique! Tel était le cri de de Clieu et de son équipage.

Les passagers étaient en prières dans l'entre-pont, tremblants, éperdus et demi-morts.

Le combat une fois commencé, une bordée de huit coups de canon déchira les flancs du *chebeck*. Il était temps, car déjà le capitaine du pirate sautait à bord du navire français, le poignard à la main, quand sa tête, abattue par la hache de de Clieu, vint rouler sur le pont. Une dernière décharge fut échangée de part et d'autre, puis le feu cessa. Le corsaire, sentant son infériorité, se retira, laissant le vainqueur continuer son voyage.

Deux heures d'affreuses tortures s'étaient écoulées depuis le terrible réveil. La sécurité retrouvée ramena la vie dans le cœur des passagers, et le reste de la nuit se passa à raconter les événements de la journée. Dans la mêlée, de Clieu avait confié à Louisa son précieux dépôt, et après la bataille, dont elle avait ignoré le danger, elle remit au chevalier la jeune plante, objet de l'affection universelle.

Mais nous ne sommes pas au terme des périls, car il semble que les éléments aient conjuré la perte de de Clieu et de son pauvre caféier. Le navire était encore à quelques centaines de lieues de la Martinique, lorsqu'il lui fallut lutter contre une violente tempête, résultat d'un épouvantable ouragan qui venait de ravager les Antilles. Le capitaine avait sauvé l'équipage par son sang-froid et l'habileté de sa manœuvre; mais le navire, entraîné par les courants, avait donné contre un récif. Une voie d'eau s'était déclarée, les pompes étaient insuffisantes, et il devint nécessaire d'alléger

le chargement en jetant à la mer toutes les marchandises, une partie du lest et même quelques barils d'eau. Ce dernier sacrifice fut le plus décourageant; il se fit au milieu d'un silence profond. L'équipage était plongé dans la stupeur. « A chaque tonneau qui tombait dans les flots, nous étions » affectés, dit un témoin oculaire, de ce pénible sentiment » qu'on éprouve en donnant à un ami l'océan pour tom- » beau. »

La perte nécessaire de ces barils d'eau enlevait tout espoir de salut dans ces mers où le calme succède souvent à la tempête. Ils n'étaient pas cependant bien loin du port, et avec un vent favorable ils pouvaient l'atteindre en quelques jours. La tempête s'apaisa, des réparations urgentes furent faites au navire par le charpentier du bord, et, sous l'influence d'une heureuse brise, on fila bon nœud pendant vingt-quatre heures.

L'état de l'atmosphère avait produit l'effet ordinaire sur la plante; on pouvait dire qu'elle n'avait réellement bien poussé que pendant la tempête. Mais, hélas ! les tristes prévisions de l'équipage se réalisèrent bientôt : le vent tomba tout à coup; un calme profond, mat, étreignit les flancs du navire; pas la plus légère brise pour agiter les voiles; pas une vague sur cet immense océan, immobile comme l'éternité. L'équipage subissait l'inertie étouffante du climat; les passagers, dénués de tout secours, éprouvaient les tortures accablantes de la chaleur des tropiques. Pour comble d'horreur, la provision d'eau touchait à sa fin; il avait fallu en jeter tant par-dessus le bord, que chacun fut réduit à une ration minime, à une tasse au plus pour le jour et pour la nuit.

Si les hommes, malgré leur énergie, languissaient sous le poids de la chaleur, en proie aux ardeurs de la soif, dans quel état devait être la pauvre plante qui se flétrissait à vue d'œil? Elle avait aussi sa ration, mais elle ne suffisait pas. Le matin et le soir, de Clieu lui donnait la sienne, et c'est au prix de ce généreux sacrifice qu'il lui conservait quelques restes de vie. Heureusement pour lui, un long voyage en Arabie l'avait habitué aux climats chauds, dont il supportait les incommodités plus que les autres.

Cinq jours, dix jours, quinze jours se passèrent, et ce calme rigide, absolu, aggravé par une chaleur de four à chaux, enferma, figea l'équipage dans un cercle immobile.

La position était devenue horrible ; le reste de l'eau était à peu près épuisé ; pas d'espoir du moindre secours d'un autre navire, car tous étaient pris par le calme ; aussi était-ce un triste spectacle que de voir l'océan sans une voile à l'horizon.

Enfin une brise légère s'éleva, et le navire reprit bien lentement une marche trop longtemps interrompue. Rien ne l'arrêta plus, et lorsqu'il jeta l'ancre dans le port de Saint-Pierre, il ne restait plus une seule goutte d'eau à bord ; mais la plante du café était sauvée, la colonie enrichie, et de Clieu avait tenu ses serments ¹.

Des historiens et des poètes se sont faits les panégyristes de de Clieu ; ils ont rendu témoignage à son dévouement et à son généreux sacrifice. Raynal lui a consacré une belle page dans son *Histoire politique et philosophique de l'établissement des Européens dans les deux Indes*, et Esménard a chanté ses douleurs et ses joies dans son poème de *la Navigation* :

Rappelez-vous Clieu ; sur son léger vaisseau,
Voyageait de Moka le timide arbrisseau ;
Le flot tombe soudain, Zépher n'a plus d'haleine ;
Sous les feux du Cancer l'eau pure des fontaines
S'épuise, et du besoin l'inexorable loi
Du peu qui reste encore a mesuré l'emploi.
Chacun croit éprouver les besoins de Tantale,
Clieu seul les défie, et d'une soif fatale
Étouffant tous les jours la dévorante ardeur,
Tandis qu'un ciel d'airain s'enflamme de splendeur,
De l'humide élément qu'il refuse à sa vie,
Goutte à goutte il nourrit cette plante chérie.
L'aspect de son arbuste adoucit tous ses maux.
Clieu rêve déjà l'ombre de ses rameaux,
Et croit, en caressant sa tige ranimée,
Respirer en liqueur sa graine parfumée.
Heureuse Martinique ! O bords hospitaliers !
Dans un monde nouveau vous avez les premiers
Recueilli, fécondé ce doux fruit de l'Asie ².....

Maintenant, c'est de Clieu lui-même qui va nous raconter ses succès et l'heureuse fécondité de sa plante : « Je fus à » peine débarqué à la Martinique, que je plantai, dans un » terrain convenable et préparé, cet arbuste précieux. Au » bout de dix-huit ou vingt mois, j'eus une récolte abon-

¹ *L'Année littéraire*, de Fréron, de 1774.

² Esménard, *La Navigation*, chant VIII.

» dante; les fèves furent distribuées aux maisons religieuses
» et aux habitants qui connaissaient le prix de cette pro-
» duction; elle s'étendit de proche en proche. Je continuai
» à distribuer les fruits des jeunes plantes qui croissaient à
» l'ombre du père commun. La Guadeloupe et Saint-Do-
» mingue en furent bientôt elles-mêmes pourvues abon-
» damment. »

« Le café, dit Raynal, se multiplia à la Martinique avec un
» succès et une rapidité extraordinaires, et ce vertueux ci-
» toyen (de Clieu) a joui, jusqu'à la fin de 1774, du bonheur
» si rare d'avoir sauvé une colonie importante en l'enrichis-
» sant d'une nouvelle branche d'industrie. »

En 1727, l'année fut si malheureuse à la Martinique, que la mortalité frappa tous les cacaotiers sans exception. On n'y récolta ni sucre ni tabac; désastre attribué, par les uns, à l'éruption du volcan de l'île; par les autres, à des pluies continuelles qui durèrent plus de deux mois. « La désola-
» tion, dit Raynal, fut générale parmi les habitants; on leur
» présenta le caféier comme une planche après le nau-
» frage. » Les *petits habitants*, comme on les nommait alors, au nombre de cinq à six mille, absolument dépourvus de la seule denrée qu'ils eussent à échanger contre celles de France, ne trouvèrent de ressources, au témoignage de de Clieu lui-même, que dans la culture du café, à laquelle ils se livrèrent avec succès. En moins de trois ans, l'île fut couverte d'autant de millions de caféiers qu'elle avait eu de cacaotiers.

Mais inutilement aurait-on cultivé cette branche de commerce sans la protection signalée que lui accorda tout d'abord M. de Maurepas, ministre du roi. « Je fis sentir à
» ce ministre, qui m'honorait de sa bonté, écrivait de Clieu,
» combien ce commerce serait avantageux à la France, et il
» a toujours continué à le favoriser, malgré les efforts de la
» compagnie des Indes qui s'opposa, le plus longtemps
» qu'elle put, à l'introduction de cette plante nouvelle en
» France. »

A son retour à Paris, de Clieu fut présenté à Louis XV comme l'officier à qui l'État, le commerce et les Américains étaient redevables de la plantation du café dans les colonies.

Sous peu d'années, les colons tirèrent du café un revenu bien plus considérable qu'ils n'en obtenaient de toutes leurs autres cultures, et leur commerce s'accrut dans d'énormes

proportions. En 1775, la France reçut de Cayenne 659 quintaux de café ; de la Guadeloupe, 63,000 ; de la Martinique, 96,889 ; de Saint-Domingue, 450,339. Total, environ 620,000 quintaux.

A cette époque, de Clieu venait de mourir. L'administration de la Martinique lui votait un monument, et son premier pied de café, apporté du *Jardin du Roi* un demi-siècle auparavant, à travers tant de périls, était encore plein de vie au milieu du treillage en fer dont il avait été entouré.

Nos colonies devaient avoir encore d'autres obligations à de Clieu. Les connaissances qu'il avait acquises sur l'état de ces contrées lui firent concevoir toutes les améliorations qui pouvaient en augmenter les richesses. Le gouvernement avait su apprécier le mérite d'un officier aussi distingué, et le roi, en récompense de son dévouement, l'avait nommé gouverneur de la Guadeloupe. Il l'était en 1740, et voici ce que nous apprend une notice historique sur ses premières recherches et ses utiles travaux.

En 1763, l'emplacement qu'occupe ou plutôt qu'occupait la ville de la Pointe-à-Pitre, avant sa récente destruction, n'était qu'un marais d'eau saumâtre, couvert d'une épaisse végétation de palétuviers, et entrecoupé de savanes noyées sur lesquelles se montraient çà et là quelques misérables ajoupas de pêcheurs blancs et nègres ; à l'orient, une chaîne de *mornes* peu élevés domine les marécages ; mais à l'occident se déroule la nappe magnifique d'un port naturel, dont les eaux profondes et tranquilles peuvent abriter des milliers de navires. Aussi, dès l'année 1740, M. de Clieu, gouverneur de la colonie, adressa un mémoire au ministre de la marine sur l'importance de cette position et sur le grand parti qu'on en pourrait tirer pour construire un port ; mais la colonie, ruinée par de fréquents ouragans, fit ajourner le projet d'un établissement trop coûteux pour ses faibles ressources. Cependant, déjà, en 1759, pendant leur occupation, les Anglais s'étaient servis avec succès d'un des enfoncements du port. Ce résultat attira l'attention du gouvernement de la métropole, et, à la paix de 1763, on reprit le projet de M. de Clieu, et l'on commença à fonder une ville. D'abord, à raison de sa position autour d'un petit mamelon qui avançait dans le marais, elle prit le nom de *Morne* ¹ *enfermé*. Mais bientôt

¹ Nom donné, dans les Antilles, à toutes les collines ou montagnes qui affectent une forme conique.

elle fut appelée *Pointe-à-Pitre*, du nom du pêcheur dont l'ajoupa occupait la pointe où commencèrent les premières constructions.

Ainsi appartient à de Clieu la création de la ville et du port de la *Pointe-à-Pitre*, le plus beau et le plus vaste des Antilles, si l'on excepte la Havane. Après avoir passé plusieurs années laborieuses dans son gouvernement, de Clieu demanda et obtint sa retraite pour venir se reposer avec sa famille dans son pays natal, à la grande désolation de la colonie qui le pleura longtemps comme un père et un bienfaiteur.

M. de Clieu était d'un désintéressement bien rare, écrivait M. de Villaret-Joyeuse, gouverneur de la Martinique; il a servi quarante ans dans les colonies, où il a occupé les premières places, et, bien éloigné d'y faire fortune, il en a consommé la plus grande partie au service des trois établissements considérables qu'il y a faits.

Les habitants de la Martinique et de la Guadeloupe, qui l'aimaient tendrement, lui offrirent inutilement un cadeau de 450,000 livres, avec réserve de le réitérer, jusqu'à ce qu'il pût tenir un état qui répondît à la grandeur de son âme et aux places qu'il avait occupées. Il réunissait aux qualités du cœur celles d'un esprit juste, éclairé; c'est pourquoi le roi le choisit pour aller au Port-Louis, lorsque de minutieuses contestations, entre les officiers de terre, de la marine et de la compagnie des Indes, fatiguaient le ministère. Il parvint bientôt, même au gré du ministre qui lui en témoigna sa satisfaction, à y rétablir la paix et la concorde, si nécessaires au bien du service. Il était parti du Havre, pour accomplir cette mission, le 30 avril 1756. Il y revint en 1757, et fut employé pendant deux ans comme inspecteur général de la garde-côte.

De Clieu ne fut pas heureux en ménage : il perdit Louisa, sa première femme, après deux années de mariage; remarié trois fois depuis, il eut la douleur de survivre à toutes ses femmes, dont la dernière était une dame d'Assigny qu'il épousa à quatre-vingts ans. Dans son enfance, il avait eu pour protecteur messire de Clieu, curé du Havre, son oncle paternel, qui l'affectionnait fort et qui mourut en 1720. C'est au Havre que de Clieu avait commencé ses études, sous la direction de son oncle, savant distingué et prêtre plein de

mérite ¹. Il y eut pour compagnon Jean, son frère, connu plus tard sous le nom de M. de Derchigny, et intendant de la marine, au Havre, de 1749 à 1754. De son premier mariage, M. de Clieu eut un fils, Gabriel de Clieu, enseigne de vaisseau le 17 mai 1754, lieutenant de vaisseau le 10 septembre 1758, par ordre du roi, et en partance du Havre pour la Guadeloupe le 19 août 1759. Par permission du gouvernement, il se maria à la Martinique et fut le père de M^{me} la comtesse de Caumont, décédée à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 27 février 1845, au château de Derchigny, près Dieppe.

Ce fut à Derchigny que de Clieu vint se reposer de ses fatigues, après s'être retiré du service en 1760, avec 8,000 livres de pension du gouvernement. Il s'était fort distingué au bombardement du Havre, où il avait le commandement des batteries flottantes, et la flotte anglaise n'eut pas beau jeu après son arrivée.

A Derchigny, de Clieu était le père des pauvres, la providence de la contrée, et la postérité reconnaissante y bénit encore sa mémoire. Il avait une prédilection particulière pour les familles nombreuses, et on le vit souvent marier et doter les jeunes filles indigentes des villages voisins de sa terre.

M. de Clieu mourut à Paris, chez M^{me} la duchesse d'Amville, son amie et sa parente, le 29 novembre 1774, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La veille, Louis XVI l'avait nommé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il fut inhumé à Saint-Sulpice, dans le caveau des Larocheffoucault. Son tombeau fut violé à la révolution, et ses restes portés aux Catacombes de Paris. Aujourd'hui le nom des de Clieu est éteint; mais leur mémoire est toujours vénérée aux Antilles et à Derchigny, M^{me} la comtesse d'Auberville et M^{me} la comtesse de Clercy, qui habitent aujourd'hui le château de Derchigny, sont arrière-petites-filles du célèbre de

¹ Il était curé de Saint-Michel d'Ingouville et de ses annexes : Notre-Dame et Saint-François du Havre, en 1690. Son aïeul, Mathieu de Clieu, avait commandé les flottes royales, et son père avait aussi obtenu un emploi distingué dans la marine. Mathieu, son oncle, était oratorien et très-versé dans l'étude des lois divines et humaines.

Le curé de Saint-Michel est auteur du *Système du nouvel univers de l'Apocalypse*, 8 vol. in-8°; du *Traité du culte de la Sainte-Vierge*, 4 vol. in-8°, et d'un *Plan de Retraite ecclésiastique*, 1 vol. in-8°.

Clieu. Une rue de Dieppe porte son nom ; le conseil municipal du Havre vient aussi de l'affecter à l'une de ses nouvelles voies, et tout récemment il fut question de lui élever un monument à la Martinique. Nous votons pour la réalisation de cette pensée, hommage tardif, mais plein de justice, rendu à la mémoire de ce vertueux citoyen.

ET DES GRAVES

M. CHARLES DE MONTAIGNE



HARVARD

794^c

~~77.776~~

Chen, lina and de l'après par le...
quel du l'après tout aussi de l'après à l'après de l'après
villes voies et tout récemment il fut question de lui laisser
un monument à la Martinique. Nous sommes pour sa réalisation
selon les conditions, par exemple, dans le cas de l'après
randa à la mémoire de la Martinique.

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après

de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après
de l'après de l'après de l'après de l'après de l'après





